

11. Le chahut chez Chanoine

A la rentrée d'octobre, Marcel entra en 6ème au lycée Lamoricière, pendant que je retrouvais mes copains en seconde .

Peu de souvenirs de la seconde.

Nous eûmes en français-latin, M. Lebrun, un jeune professeur, grand et mince, très timide peut-être en raison de son infirmité : il avait un bras atrophié et surtout une main qui se terminait par deux doigts.

Cette même année, nous eûmes en Physique-Chimie M. Chanoine, très jeune lui aussi et aussi brillant que M. Lebrun dans sa matière. Moins grand de taille mais aussi timide. Si on voulait le faire rougir, on n'avait qu'à lui dire : « Il paraît, M. Chanoine, que vous allez vous marier cette année ? » A ce jeu-là, le plus fort était notre ami Roland Roustan qui avait trouvé comme jeu de lui faire prononcer un mot qui se terminerait par « oine ». Et au cours de la leçon, notre ami Roland s'adressait directement au prof en lui disant : « Au fait Monsieur qu'est-ce que l'antimoine ? »

Et notre brave prof de répondre : « L'antimoine ... » et toute la classe de crier en chœur : « Poil au cul de Chanoine ! » On ne le laissait pas terminer sa phrase.

A d'autres moments on lui balançait des fléchettes qui venaient se planter au tableau ou des morceaux de camembert qu'on n'avait pas mangés et que l'on réservait à cet usage. Pourtant le cours qu'il nous dictait était excellent, trop ambitieux peut-être pour nos pauvres cervelles. Et puis il faut bien le dire, dans chaque classe, dans chaque équipe professorale, il y avait un maillon faible, une soupape de sécurité où l'on se défoulait pour avoir été soumis à forte pression ailleurs.

Quand on avait passé une heure ou deux chez Ducasse, une heure chez Hirèche, une heure chez Salesse, une heure chez Nouven, on avait tout naturellement besoin de se défouler. Le censeur Aubertie lui-même était monté un jour jusque dans la classe, attiré par le bruit que nous y faisons. Il ouvre la porte et demande à M. Chanoine l'autorisation de nous parler un court moment :

« Mes Chers enfants, vous êtes en train de scier la branche qui vous porte. Comment à votre âge n'avez-vous pas compris qu'il est de votre plus grand intérêt de suivre attentivement ce cours de physique. M. Chanoine qui est un grand scientifique - il vient d'être reçu brillamment à l'agrégation – il aurait pu très facilement trouver un emploi dans les Pétroles Sahariens comme tant d'autres le font aujourd'hui, mais il a préféré se consacrer à l'enseignement où le traitement qu'il perçoit est plusieurs fois inférieur à celui qu'il aurait dans cette industrie . . . Voilà comment vous le remerciez ! »

Evidemment, on savait qu'à cette époque l'Education Nationale manquait de professeurs de physique et chimie. Les jeunes diplômés préféraient faire carrière dans l'industrie pétrolière plutôt que dans l'Education Nationale où la rémunération était loin d'être la même. Mais

malheureusement pour ce brave Chanoine, l'exhortation du Censeur était peu suivie. Et très vite nous reprenions nos fâcheuses habitudes.

Un jour où nous faisons encore plus de bruit que de coutume, la porte de la classe était restée ouverte, c'était à qui en ferait le plus !

Je me souviens que, encouragé par ce que je voyais autour de moi - car je n'étais pas très courageux - je me mets à imiter les durs de la classe et pendant que le prof se trouve acculé au tableau sous une pluie de projectiles de tous genres, je me préparais à lui lancer ma portion de camembert quand, du coin de l'œil, j'aperçois devant la porte le surveillant général Defert ! Il me fait signe de sortir ; M. Defert n'est pas un plaisantin :

Assez grand, très corpulent - ce qui lui vaut de la part des élèves le surnom de « Fil de Fer » -, ses chaussures vernies, son chapeau, son costume croisé et son gilet assorti le rendent encore plus hautain.

Je m'exécute sans broncher. Et aussitôt après, c'est au camarade René Grabli qu'il fait signe de nous rejoindre.

Grabli sort lui aussi sans que la classe très occupée à chahuter ne s'en aperçoive. Il nous demande de le suivre jusqu'à la surveillance générale. En chemin, il nous pose quelques questions :

« Toi, Victory, où résident tes parents ? - A Saint-Maur, M'sieur. - Bien, tout proche de Sidi-Bel-Abbès ? - Pas exactement, M'sieur, il y a la montagne du Tessala qui nous en sépare. Et pour y aller, il faut faire un grand détour par Sainte-Barbe-du-Tlélat, Les Trembles, St Lucien, etc,...plus de 80 km ...

=> C'est égal, lundi, tu seras inscrit au lycée Laperrine de Sidi-Bel-Abbès ! » . . .

Comment annoncer à ma pauvre mère que je me suis fait jeter du lycée et que, dorénavant, je vais devoir poursuivre mes études à Sidi-Bel-Abbès ville difficilement accessible à partir de notre village ?

M. Defert poursuit :

« Et toi Grabli, d'où es-tu originaire ? - De Mostaganem, M'sieur. - Tu connais le lycée Basset, je suppose ? - Oui M'sieur. - A partir de lundi, tu auras fait ta valise pour le lycée Basset de Mostaganem. - Je vous en supplie, M'sieur... »

Nous sommes tous les deux complètement effondrés à la pensée de devoir annoncer la nouvelle à nos parents... Quitter ce cher lycée, où nous avons nos amis, nos habitudes..., pour l'inconnu nous paraît inconcevable !

Ensemble et sans nous concerter, nous implorons M. Defert de nous accorder une nouvelle chance, la dernière... et lui jurons sur tous les dieux d'intervenir en classe auprès de tous nos camarades pour que cesse à jamais le chahut en classe de physique.

Au moment de pénétrer dans la surveillance générale, M. Defert se retourne et nous dit : « J'étais bien décidé à sévir cette fois, je vous laisse une dernière chance :

Si j'entends encore du bruit ou quelque chahut, vous servirez d'otages, et pour toi ce sera Laperrine à Bel-Abbès et pour toi Basset à Mostaganem. Compris ? »

Nous nous serions mis à ses pieds, nous lui aurions même baisé ses chaussures vernies si nous n'avions pas eu peur de trop en faire et de le faire changer d'avis !

Nous retournons en classe, où bien sûr on ne s'est aperçu de rien, pas même de notre absence tellement le chahut est grand. Et là, je m'adresse à Roland qui jouit d'un certain prestige auprès des copains, et aussi d'une autorité certaine, pour lui raconter ce qui vient de se passer

et lui dire combien nous comptons sur les copains pour que soit tenu le serment que nous avons fait à Defert.

Nous devons certainement avoir une triste figure, celle qu'on a probablement quand on vient d'échapper à la mort...car Roland et tous les camarades cessent tout chahut et chacun prend des notes à la grande surprise de M. Chanoine qui, pour la première fois, se plaît à entendre le son de sa voix lorsqu'il dicte un cours.

Quelques semaines plus tard, Maman reçoit un mot de la lingerie. Je manque de slips ou de mouchoirs, et elle est priée de bien vouloir compléter mon trousseau. Comme toujours lorsqu'elle reçoit un mot du lycée, c'est un ordre qu'elle ne discute pas et auquel elle obéit sans tarder :

La voilà, dès le jeudi suivant, avec une douzaine de mouchoirs ou de slips. Elle me demande de bien vouloir l'accompagner à la lingerie qui se trouve au fond du lycée au premier étage.

C'est jeudi, il n'y a personne dans les galeries, quand, tout à coup, j'aperçois au fond du couloir, la silhouette de Defert !

Il arrive massif, tanguant de droite et de gauche, le chapeau bien posé et on entend ses chaussures vernies crisser à chaque pas.

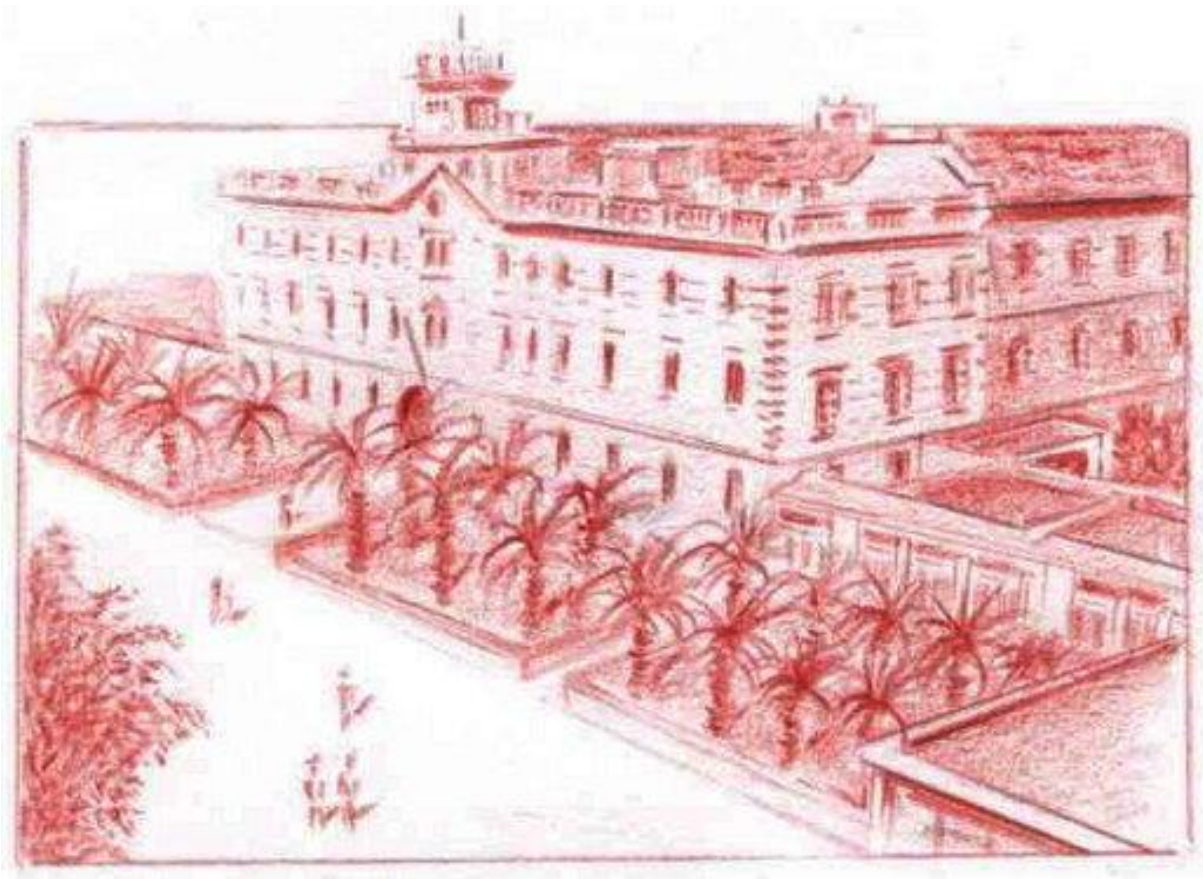
Il se rapproche et j'ai comme l'impression qu'il ne me ratera pas ! Maman qui l'aperçoit encore loin me dit : « Qui est cet homme ? » Je réponds que c'est un surveillant général. Et comme toujours, elle qui respecte et admire tous les professeurs ou administrateurs du lycée pour les grandes études qu'ils ont faites, laisse entendre admirative : « C'est une tête ! Quel homme !... ». Arrivé à notre hauteur, Defert se retourne vers Maman et me dit « Victory, attention, Sidi-Bel-Abbès, Laperrine ! »

Maman se retourne vers moi et me dit étonnée : « Il te connaît, qu'a-t-il voulu dire ? » Qu'auriez-vous fait à ma place ? J'en demande pardon à Maman qui n'a jamais su le fin mot de l'histoire. Je réponds :

« Bien sûr qu'il me connaît comme il connaît tous les grands élèves du lycée. Mais comme tu as pu t'en rendre compte, ces sommités ont tellement travaillé pour obtenir leurs diplômes que beaucoup d'entre elles en viennent à perdre un peu la boule ... »

- « Pauvre homme ! » dit-elle. Si je lui avais dit la vérité, elle aurait été, après coup, malheureuse et n'aurait pas apprécié que j'accepte de participer à des chahuts organisés, moi qui plus que tout autre, ayant perdu mon père l'année précédente, me devais de travailler sérieusement.

De plus mes études comme celles de mon frère Marcel avaient un coût et nos moyens étaient de plus en plus limités. Quand j'y pense, je ne suis pas très fier de moi. Mais c'est aussi ça le miracle de la vie et de la jeunesse : être au fond du gouffre et rebondir très vite, oublier ce qui nous fait mal et entrevoir des jours meilleurs.



Le lycée Lamoricière d'Oran.(sanguine 2017 *JPV*)